



HAL
open science

De bonnes graines. "125 hectares", une esthétique écologique des gestes et de la parole

Hugo Martin

► **To cite this version:**

Hugo Martin. De bonnes graines. "125 hectares", une esthétique écologique des gestes et de la parole. Culture et recherche, 2023, 145, pp.55-56. <hal-04511618>

HAL Id: hal-04511618

<https://hal.science/hal-04511618v1>

Submitted on 19 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved



Création artistique et urgence écologique

De bonnes graines: 125 hectares, une esthétique écologique des gestes et de la parole

L'esthétique documentaire de Florence Lazar donne forme à la connaissance sensible d'une agricultrice martiniquaise, dont le rapport au paysage entrelace gestes anciens et récit politique.

HUGO MARTIN

Historien de l'art, enseignant à l'École nationale supérieure de création industrielle (ENSCI - Les Ateliers)



© Courtoisie de l'artiste

Florence Lazar, *125 hectares*, 2019, France. Vidéogramme du film.

Pour éclairer les bouleversements écologiques de notre époque, le philosophe Félix Guattari appelait à l'articulation de « trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux et celui de la subjectivité humaine¹ ». L'écologie est ainsi affaire de raison – les études scientifiques, les institutions politiques – et d'affects – dont certains ont été récemment conceptualisés comme la solastalgie² ou l'écoanxiété.

L'esthétique, elle aussi, comme philosophie de l'art, noue ensemble raison et sensibilité, en l'occurrence l'étude de la sensibilité artistique. Mais parce que l'art désigna longtemps et plus généralement le travail, le métier – « les règles de l'art », ses gestes –, l'esthétique s'élargit à l'étude de tout « ce qui fait le tissu de relation entre l'individu et le groupe³ ».

À quoi pourrait donc ressembler et s'intéresser une esthétique écologique ?

Le plus souvent, celle-ci se veut pédagogique et rejoue la distinction entre raison et sensibilité, d'un côté interrogeant des scientifiques, de l'autre montrant des solutions concrètes ou, au contraire, des images de catastrophe qui stupéfient et tétanisent. Tout autre est le travail documentaire de Florence Lazar qui réfute cette disjonction ; filmant l'accord du geste, de la parole et de la pensée ; cherchant même à reconnecter des corps que l'histoire a séparés de leur milieu de vie. En l'occurrence, ici, l'agricultrice Véronique Montjean et son île de Martinique⁴.

Un matin du 18 juin 1983, alors que les quatre cinquièmes des terres martiniquaises sont dévolues à la monoculture intensive de la banane et de la canne à sucre à destination de l'Hexagone, Véronique Montjean

1. Félix Guattari, *Les trois écologies*, Galilée, 1989, p. 13.

2. Conceptualisée en 2003 par le philosophe australien de l'environnement Glenn Albrecht, elle est cette douleur ressentie lorsque l'on reconnaît que l'endroit où nous vivons ou que nous aimons est menacé, voire déjà irrémédiablement dégradé, par des facteurs naturels (sécheresse, inondations, feux, liés au réchauffement climatique) ou artificiels (guerre, défrichement...).

3. André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. II, La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, 1965, p. 80.

4. *125 hectares*. Réalisé par Florence Lazar, Sister productions, 2019, 33 minutes.

et une douzaine d'agriculteurs décident, comme elle le raconte, « d'inverser le cours des choses ». Ensemble, ils commencent à occuper 125 hectares en friche qu'ils rendent à une agriculture vivrière et variée – des légumes racines locaux et résistants, dachines, patates douces... pour nourrir les habitants –, appliquant la rotation des cultures sur de petites parcelles et sans pesticides⁵.

Trente-trois minutes durant, dans un dispositif de théâtre, unité de temps, de lieu et d'action, Florence Lazar filme Véronique Montjean au travail, dans son champ, gestes et parole mêlés. Rien d'étonnant à cela puisque le mot même de *geste*, qui désigne au masculin ce mouvement du corps perçu comme une forme d'existence, employé au féminin – la geste –, fait se souvenir de ces poèmes médiévaux, plus généralement de ces histoires narrant les hauts faits de personnages illustres. Un geste n'existerait-il donc qu'en étant raconté ?

En tout cas, faire entendre le récit de cette résistance qui perdure malgré les heurts passe par les gestes de l'agricultrice qui, pelle et couteau à la main, coupe, élague, tranche, arrache. Des gestes qui donnent forme à une connaissance sensible – Véronique Montjean parle même de *lecture* – historique, sociale, politique et botanique du paysage. Gestes anciens, résistants,

situés, précis, offrant à la parole ses intervalles et sa ponctuation. Survivance de la mémoire marronne, ces esclaves qui désertaient les plantations et se repliaient en forêt pour y pratiquer une agriculture vivrière, inventer une organisation collective et incorporer d'autres rythmes⁶. Gestes denses, gestes *danse*, chorégraphie rythmée et intense de l'agricultrice et de la caméra qui lui tourne autour, lentement, longs plans séquences et, l'apprivoisant, s'en rapproche imperceptiblement.

L'esthétique documentaire de Florence Lazar, qui se déploie autant dans une salle de cinéma que dans un musée d'art – le film fut montré pour la première fois au Jeu de Paume à Paris en 2019 –, tient à ce qu'elle « engage sa propre forme dans une attention au formel de la vie⁷ » – « gestes, rythmes, habitudes, habits, habitats, paroles, costumes, coutumes, pratiques du corps, pratiques du temps, partage des apparences et envoi des images⁸... ». Elle filme ici des gestes et une voix qui font varier notre rapport au monde. Des gestes et une voix qui « ressemblent à ces graines enfermées hermétiquement pendant des millénaires dans les chambres des pyramides et qui ont conservé jusqu'à aujourd'hui leur pouvoir germinatif⁹ ». De bonnes graines, en somme. ■

5. C'est-à-dire notamment sans chlordécone, ce pesticide très toxique utilisé entre 1972 et 1993 contre le charançon du bananier et qui, selon Santé publique France, a contaminé 90 % de la population adulte de Guadeloupe et de Martinique.

6. Dénétem Touam Bona, « Les métamorphoses du marronnage », *Lignes*, 2005, vol. 16, n° 1, p. 36-48.

7. Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, 2016, p. 336.

8. *Ibid.*, p. 29.

9. Walter Benjamin, « Le conteur » [1936], dans *Œuvres III*, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, p. 123.



Florence Lazar, *125 hectares*, 2019, France. Vidéogramme du film.
© Courtoisie de l'artiste